

## Page Blanche

On m'a dit que l'on pouvait s'écrire ici. Dans l'immensité vide née de notre confinement. Lancer mes phrases à qui veut bien les lire, voilà qui est intéressant. Réjouissant serait plus juste.

On m'a dit que je pouvais m'écrire comme je le souhaitais. Ma colère, ma peur, ma joie. J'ai beaucoup d'enthousiasme à dire. Énormément serait plus juste.

Tant d'enthousiasme que je tais. Pour l'instant. L'heure n'est pas à l'enthousiasme, pour ma part. J'ai envie de crier mon mécontentement. Besoin serait plus juste.

J'imagine que je ne suis pas la seule, loin de là. La seule à trouver des choses à redire à ce confinement. La seule à s'agacer. Désespérer serait plus juste.

Mais peut-être que mes raisons vous surprendront. Les raisons de mon désespoir viennent de la rue. De ce qu'on y fait. Ce qu'on nous y fait serait plus juste.

Nous, ce sont les femmes, et les personnes habituées à subir le regard masculin dans la rue. Celui qui toise, qui dévisage. Déshabiller serait plus juste.

Quoi de mieux, pour m'expliquer, que de raconter ?

Alors l'autre jour, je suis dans la rue, seule. Un casque vissé sur le crâne, j'écoute un podcast sur le harcèlement sexuel au travail. Je marche.

Dans les rues désertées, les seules personnes qui travaillent sont des hommes. Les facteurs, les livreurs, les éboueurs...

Nulle femme, à perte de vue.

Sauf moi.

Il fait chaud, le soleil brille, le ciel est sans nuage. J'avance sereinement, en m'intéressant à tout.

Je contemple le soleil qui colore les feuilles printanières dans les arbres, les oiseaux qui se draguent, les rarissimes passant.e.s.

Je m'aventure dans une rue solitaire, large, dans la zone industrielle. Point d'âme qui vive, en dehors des travailleurs affairés que je compte sur les doigts d'une main.

Au loin, un homme fixe son téléphone, accoudé au toit de sa voiture mal garée. Il ne me voit pas avancer vers lui.

Aucun homme ne comprendra les lignes qui suivent.

J'aimerais ne pas le faire, mais j'hésite à changer de trottoir. Je me rends compte qu'il n'y en a pas, de l'autre côté du chemin. Ce sont des entrées de parking. Je n'ai rien à y faire.

La seule autre option serait de rebrousser chemin. Mais eh! Pourquoi changerais-je ma trajectoire ?

L'homme ne m'a toujours pas vue. Son visage presque parallèle au sol, il fronce les sourcils pour distinguer son écran malgré la lumière éblouissante.

J'avance. Malgré moi, mon rythme s'est un peu ralenti. Oui, ralenti. Je ne veux pas qu'il ait l'impression de me faire peur. Cela voudrait dire qu'il a un effet sur moi.

Ma démarche change aussi, un peu. Comme si je marchais sur des œufs, je cherche à me rendre discrète. Mes pieds foulent le bitume d'un peu plus près. J'essaie de contrôler les mouvements de mes hanches, de les rendre imperceptibles.

Je relève un peu la tête, mais pas trop. Je regarde droit devant moi. Ça y est, il me voit. Je ne sais pas exactement quand il a relevé la tête. J'étais trop concentrée.

Maintenant, il ne prête plus attention à son téléphone. Sa tête est tournée vers moi, son buste aussi. Il me fait presque face.

Moi, j'ai détourné le regard. Je fixe le sol loin devant moi. Je me décompose intérieurement de le laisser me regarder sans même lui montrer que je sais, que je le vois, moi aussi.

D'un air que je veux frontal, je relève le menton. Nos regards se croisent. Le sien est salace. Il me sourit avec les yeux. Un sourire qui n'en appelle nullement en retour. C'est un sourire triomphant, qui vous dit qu'il domine.

Mon regard s'abaisse à nouveau. Je le dépasse. Je sais qu'il me suit du regard. Je le sens dans mon dos, alors que je m'éloigne. Je remarque seulement maintenant que mon cœur bat plus fort. Mes mains se sont agrippées l'une à l'autre, sur mon ventre.

Je m'en veux, je devais avoir l'air intimidée. Ridicule.

Je le sens encore sur moi. Son œil pervers. Je n'aimerais rien d'autre que disparaître enfin de son champ de vision. Qu'il me lâche.

Frustrée, je laisse tomber mes mains de chaque côté de moi. Je n'ose pas me retourner.

Ne rien montrer, ne rien laisser paraître.

Que s'est-il passé, juste à l'instant ? Qu'était ce regard qu'il m'a lancé ? De quoi triomphait-il ?

De notre court, infiniment court duel. Notre mignonne bataille d'yeux, gagné par forfait, en une fraction de seconde.

Je voulais le défier du regard, lui montrer qu'il ne pourrait pas me reluquer dans l'impunité. Que, au moins, je le voyais faire. Que je le regarderais faire. Fière, et imperturbable. Voilà toute ma marge de manœuvre.

En réponse, son regard m'a dit que ma fierté ne changerait rien. Mieux, il en jouerait. Il jouerait de mon défi pour m'entraîner avec lui. Mais je ne voulais pas jouer.

Il le savait. Il a répondu à mon défi par un défi plus grand. Et il a gagné. J'ai baissé les yeux. Je ne voulais pas plonger dans les siens trop longtemps.

Ça aussi, il le savait. Alors j'ai avancé docilement, laissant libre court à sa consommation de mon image.

J'aurais pu - et j'y ai pensé - lui rentrer dans le cadre, gueuler, invectiver. Pourquoi tu me regardes comme ça, toi ? Faut le dire, si tu veux mon numéro, sois pas timide. Eh, tu trouves ça normal de dévisager les gens, comme ça ?

Ou juste un bon vieux "baisse les yeux, sale con". J'aurais pu. J'aurais dû ?

Ma voix ne serait pas sortie. Mes mains tremblaient. Bien sûr que je n'avais pas peur de lui. Qu'est-ce qu'il aurait bien pu me faire ? Et puis, il ne voulait rien me faire du tout. Il voulait juste me regarder marcher, sous tous les angles possibles.

Est-ce bien grave, alors, certain.e.s penseront. Et je répondrai trois choses.

D'abord, faut-il seulement parler sur ce qui est "grave"?

Ensuite, qui décide de ce qui est "grave", et de ce qui ne l'est pas ?

Enfin, oui, c'est grave.

C'est grave parce que j'ai l'habitude. Je suis une femme, et depuis que j'ai douze ans et de la poitrine, je ne sors plus de chez moi sans être suivie du regard. Pas n'importe quel regard.

Le regard masculin.

Dominant.

Avilissant.

C'est grave parce que sans avoir peur de mourir à chaque homme que je croise, j'ai la sensation que, théoriquement, ça pourrait arriver. De mourir, c'est peut-être beaucoup dire. De ne pas maîtriser ce qui m'arrive serait plus juste.

C'est grave parce que sans avoir peur de ces hommes, j'ai la sensation que je ne suis pas à ma place, dans la rue. La sensation de leur emprunter leur espace. Usurper serait plus juste.

C'est grave parce que sans en conclure que je devrais rester entre quatre murs, je me retrouve parfois à fantasmer la sécurité de mon appartement, loin de leur totale liberté de ne pas respecter la mienne. De la nier serait plus juste.

Alors me voici qui gueule. Qui écris mon désespoir. C'est ironique, parce que le confinement raréfie les gens, mais pas les cons. Il raréfie les contacts humains, mais pas les violences silencieuses. Il raréfie les contacts consentis. Et les autres ?

Que faut-il faire pour raréfier les moments où je me sens mal à cause d'un homme ?